

Compte rendu

Ouvrage recensé :

Anne-Marie Dardigna. *La Presse « féminine ». Fonction idéologique*, Paris, Maspéro, 1978, 246 p.

par Claude-Marie Gagnon

Études littéraires, vol. 16, n° 3, 1983, p. 471-473.

Pour citer ce compte rendu, utiliser l'adresse suivante :

URI: <http://id.erudit.org/iderudit/500627ar>

DOI: 10.7202/500627ar

Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI <https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. Érudit offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : info@erudit.org

comptes rendus

Anne-Marie DARDIGNA, **La Presse « féminine ». Fonction idéologique**, Paris, Maspéro, 1978, 246 p.

(Claude-Marie GAGNON)

Dans cet ouvrage, Anne-Marie Dardigna poursuit et approfondit son analyse de la presse féminine publiée en novembre 1974 dans la collection « Cahiers libres » sous le titre *Femmes-Femmes sur papier glacé*. En quatre années — puisque *La Presse « féminine »* est publiée en 1978 — l'idéologie véhiculée par ce média a-t-elle été marquée par des événements aussi importants que l'Année de la femme ou les luttes du M.L.A.C. ? Anne-Marie Dardigna en doute et affiche dès les premières lignes de son ouvrage sa grande méfiance envers des magazines au contenu aussi diversifié que *Elle* ou *F. Magazine*. Défiance de bon aloi, semble-t-il, puisque la fonction idéologique de la presse féminine est liée au bon fonctionnement du système économique et social. Se réclamant de la terminologie althussérienne, Anne-Marie Dardigna tente de décrypter les discours piégés tenus par les magazines féminins en France.

Il existe deux auditoires et deux discours : l'un pseudo-progressiste à l'usage des classes aisées, l'autre carrément répressif voire fasciste. Jusque-là rien de nouveau puisqu'il est notoire que la masse n'a aucun droit à l'écart et que c'est la classe dominante qui pose les diktats. Toutefois l'analyse d'Anne-Marie Dardigna devient plus intéressante lorsqu'elle met en lumière la tentative de récupération des magazines à l'heure où le mouvement féministe fait des vagues. L'arrivée du féminisme militant force ces magazines à élaborer une stratégie plus raffinée qui a toujours comme but ultime la manipulation et la sujétion des femmes. Cependant les magazines tentent de s'ajuster car le féminisme — ou plutôt l'image mythique qu'on s'en fait — peut être rentable. Il s'agit de corriger le tir en s'adressant non plus à la femme aliénée mais à la femme

libérée. Pourtant, la chasse à l'homme reste toujours le but premier de ces magazines « progressistes » comme *Cosmopolitan* ou *L'Amour*. En fait, leur discours idéologique ignore la spécificité féminine et persiste à faire de la femme un objet.

En revanche, « la presse du cœur » à l'usage des classes populaires ne manifeste aucune ouverture d'esprit. Représentée essentiellement par *Nous deux* ou *Confidences*, elle se caractérise par l'abondance de photoromans et d'histoires romanesques sentimentales ridiculement bêtifiantes. Bref, un exposé des valeurs conservatrices que la bourgeoisie tente d'imposer à la classe ouvrière d'où sont issues la majorité des lectrices.

La fonction idéologique essentielle de la presse du cœur est d'imposer aux femmes un modèle répressif : « Le récit de la presse du cœur, c'est celui de cette réduction du sujet féminin, de sa mise en sujétion, en tutelle par un homme » (p. 233). La femme est exploitée en tant que femme et en tant que prolétaire.

Le « féminisme » de *Marie-Claire* ou de *F. Magazine* interdit une prise de conscience réelle puisqu'on fait croire à la lectrice que les problèmes sur lesquels elle bute, principalement la passivité sexuelle, économique et sociale, sont le fait de sa nature. L'image traditionnelle est remise au goût du jour. Les nouveaux modèles de femme dite « libérée » sont encore plus insidieux, au dire d'Anne-Marie Dardigna, puisqu'ils ne font que renforcer les stéréotypes : la femme-objet est remplacée par l'homme-objet.

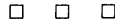
L'analyse d'Anne-Marie Dardigna est intéressante et par bien des aspects fort juste. Cependant elle retombe malheureusement dans les travers réducteurs de sa grille d'analyse, résolument marxiste et féministe. À lire l'ouvrage, on voit trop souvent se dégager certains dogmes de son exposé : l'homme (capitaliste) est toujours un oppresseur et les femmes se divisent en trois catégories : les « traîtres à la cause » comme Évelyne Sullerot et Ménie Grégoire dont le principal tort est d'être les porte-voix d'une culture dite « masculine », les malheureuses petites-bourgeoises et prolétaires qu'on tente de tyranniser et les féministes réformistes, seules détentrices et gardiennes d'une spécificité « féminine », qui participent activement aux mouvements de libération.

On peut mettre cette attitude en parallèle avec celle d'un certain nationalisme québécois quelque peu obtus qui fait de tous les fédéralistes des traîtres, du peuple un brave troupeau de moutons bernés et des partisans de l'indépendance les seuls garants de justice et d'honnêteté. Après le mythe du « bon Sauvage » ou du « bon Noir », sommes-nous en train d'assister à la naissance de celui de la « bonne féministe » ? Car les femmes qui ont le malheur de ne pas partager les mêmes visées sont considérées comme des complices du patriarcat et ne sont pas épargnées par l'auteur : Ménie Grégoire est qualifiée de naïve qui « ferait, si elle avait en main une caméra, de mauvais films avec de beaux sentiments » (p. 133). Quant à Évelyne Sullerot, elle est fustigée en des termes sanglants :

Se démarquant du clinquant journalistique, Évelyne Sullerot occupe une place à part ; elle a mis décidément beaucoup de

sérieux à travailler « pour » les femmes et illustre ainsi à la fois le réformisme et la pédéastie féminine. En effet, pour elle et certaines de ses semblables, il s'agit de prendre en main ces enfants mineures que sont les femmes (surtout les lectrices assidues des magazines) et se substituer aux hommes pour les dominer, sous le prétexte d'aider leur masse ignorante, de les initier. [...] Sullerot a choisi son camp depuis longtemps. Trop occupée à produire à l'intérieur du système (mâle et capitaliste à la fois), elle ne prend même pas le temps d'approfondir ni même de connaître les objectifs réels des féministes du Mouvement de libération (pp. 134-135).

Cette intolérance est gênante, mais constitue probablement les seules fausses notes de la partition. Toutefois, la presse féminine, par le traitement infantilisant qu'elle fait subir à la femme, ne peut que s'attirer ce genre de réplique. Peut-être Anne-Marie Dardigna aurait-elle pu pousser davantage son analyse sur les mécanismes qui régissent cette presse du cœur plutôt que sur son contenu ? Car les conclusions de son travail sont trop souvent prévisibles même si cela n'enlève rien à la rigueur de l'entreprise de décodage auquel Anne-Marie Dardigna s'est livrée.



Francesco ALBERONI, **Le choc amoureux**, Paris, Ed. Ramsay, 1981. 190 p. (Coll. Essai)

(Lucie PAQUET)

Connaître l'amour absolu, c'est rencontrer le désir, la passion et même la jalousie, produit extrême de cet amour. Être amoureux, c'est aussi surmonter des épreuves et réorganiser le monde à l'image même de la personne aimée. Les institutions déjà existantes sont ainsi remuées par la manifestation de ce nouveau mouvement collectif à deux. Francesco Alberoni, dans *Le choc amoureux*, prône l'importance de cette phase initiale de l'amour, étape bouleversante où se rencontrent l'extase et le tourment : celle de l'amour naissant.

Cette première affection éprouvée s'impose fondamentalement si l'on croit, bien sûr, à l'amour conçu comme un « mouvement collectif à deux ». Somme toute, cette passion permet déjà d'entrevoir différemment tous les grands mouvements collectifs. Le point de départ se situerait, selon l'auteur, au niveau du dirigeant, de l'amoureux/se, de celui/celle à qui l'on attribue le statut de « chef charismatique ». Ainsi, on accorde à l'autre les qualités essentielles du pouvoir et de l'éclat. De cette façon, celui-ci devient unique et rejoint parfaitement la spécificité qui lui a été reconnue. Importe seulement ce qui contribue à atteindre cet autre et à se faire atteindre par lui.

L'amour naissant fusionne donc, en un certain sens, les deux personnes impliquées. Provenant de deux milieux différents, elles apportent des projets distincts et des idées qui s'opposeront pour